

Avatar !

Lorsqu'en Inde les dieux descendent du ciel et s'incarnent sur la terre, leur "avatar" se mêle au commun des mortels dont il partage la vie courante... oublieux de sa condition céleste, prisonnier de sa nouvelle forme humaine.

Shankar avait choisi Londres comme résidence terrestre, cheminot comme métier afin de voir le pays défiler. Il n'était pas particulièrement beau mais ses vingt ans attiraient une sympathie naturelle et lorsqu'il parlait une sorte de charisme influençait tout groupe autour de lui. Tout se passait dès lors comme si les gens pressentaient ses désirs et faisaient tout pour les satisfaire, pour lui faire plaisir !

Rien n'est plus confortable que de se réveiller le matin servi par l'odeur du café frais et du pain grillé ; dans la journée de ne pas attendre le métro, y trouver une place assise ; d'éviter la queue aux caisses ou les bouchons pour rentrer chez soi...

Rien n'est plus agréable que les gens vous sourient dans la rue, qu'ils forment au bureau une équipe souriante qui s'entraide, qu'on entende le sourire des clients au téléphone, que les relations de travail ou de bon voisinage donnent matière aux rires de pots mémorables ou de barbecues odorants...

Tant à la fin, au bout de quelques mois, que Shankar s'interrogea.

Le cheminot qu'il était n'éprouvait pas de besoin véritable ni extraordinaire ; il lui arrivait bien d'avoir quelques désirs spontanés (acheter tel pull vu en vitrine) ou lointains (réserver des vacances aux Caraïbes) ou gratuits (toucher un numéro gagnant à la loterie) voire même fous (trouver une compagne).

Or ses désirs se réalisaient, tous ! Comme par miracle ! Un pull en cachemire était là, en promotion. Une occasion avantageuse lui était présentée en république dominicaine. Il avait graté de quoi payer une tournée générale au pub. Et puis **Divya**, la céleste, s'était détachée parmi les autres ; en concurrence, il est vrai, avec **Claudia**...

Shankar se demandait s'il n'avait pas un don surnaturel, s'il possédait un pouvoir ignoré. Il décida de tester ces facultés.

Une pub l'incita ; il entra dans la première banque au coin de la rue, demanda un prêt pour une maison, il l'obtint ! Il voulut une gare ; il en devint le chef ! Il avait des choses à dire au ministre des transports (un tunnel sous la manche, du feroutage sous les Alpes) ; on lui donna rendez-vous et on le nomma même expert de l'U.E. !

N'est-ce pas ainsi qu'on deviendrait maître du monde ? Sans le vouloir surtout. Malgré soi. Simplement parce qu'un jour les autres vous reconnaissent comme maître, devant vos désirs, se mettent et s'échinent à les satisfaire. Et le monde qu'on veut devient alors réalité à vivre.

Il y avait cependant **un problème**. Tant l'une (Divya l'orientale) que l'autre (Claudia l'occidentale) se comportaient en esclaves devant Shankar. Certes, libres esclaves, au sens antique, puisqu'elles le voulaient bien. Sur tout plan, en tout lieu, à tout moment, elles ne demandaient jamais rien mais lisaient le désir, ici et maintenant, au front de leur bien-aimé ; elles s'empressaient d'y répondre, pour mieux se faire aimer de leur coq en pâte. Sans fil à la patte, celui-ci ne se sentait ni riche ni pauvre, ni heureux ni malheureux, mais tout à la fois. C'est-à-dire trop !

Même limité, le pouvoir qu'il exerçait sans le vouloir l'isolait de plus en plus. Il recevait, il donnait mais il n'y avait pas d'échange, de participation à l'effort, de partage des joies et des peines. L'Amour lui était impossible, les amours sucrés, sans poivre, ni sel, ni piments, n'étant que rêve de guimauve, sentimentalité de confiserie.

Shankar apprit la souffrance affective le jour où lui vint le désir de tenir dans ses bras ses deux amies ensemble. Tout le monde jusqu'ici subvenait à ses désirs, réalisait tout ce qu'il voulait. Mais qui donc, de Divya ou Claudia, lui fit comprendre qu'il ne s'agissait plus de prendre ses désirs pour des réalités ?

Il n'en fut que plus homme !